

On a grand tort assurément de dire cela. Mr. de V. a toujours donné ses Ouvrages pour rien, & c'est en les donnant ainsi, qu'il s'est fait cent mille livres de rente.

L'autre, que j'ai traité la Genèse de fable ;
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.

Autre injustice affreuse ; il n'y a pour s'en convaincre, qu'à lire le *Dictionnaire Philosophique*, la *Philosophie de l'Histoire*, &c. &c. &c.

Soudain Fréron l'imprime, & l'Avocat Marchand
M'assiste au lit de mort, & fait mon Testament.

Je ne crois pas avoir jamais imprimé que Mr. de V. craignit le diable ; je pense en effet, qu'il en a moins peur que de Nonnotte & de moi : pardon, Monsieur, l'égoïsme me gagne ; Mr. de V. en donne un si bel exemple ! A l'égard de Mr. Marchand, j'ignorois que le *Testament de Mr. de V.* fut de lui. Cet ouvrage, au reste, ne peut que lui faire honneur.

Le Poète termine brusquement sa longue *Épître* par une demi-douzaine de Vers sur la rime ; il dit à *Horace* qu'elle est nécessaire à la versification française. En vérité, Monsieur, il y a si peu de fond dans cet ouvrage, si peu d'ordres dans les idées, si peu de rapports entre les parties qui le composent, qu'on ne peut deviner quel a été le but de l'Ecrivain. Ce qu'on y voit clairement, c'est qu'il a voulu dire beaucoup de bien de lui & beaucoup de mal de quelques Auteurs qu'il redoute. Est-ce donc avec cette déraison, ce persiflage, cette irréligion, qu'il falloit écrire à *Horace*, à un Poète d'un si grand